

Le journal de Cyrano le lapin

Il est en Normandie un lieu oublié des hommes, du moins la plupart du temps. A quelques lieux de Fécamp, on y accède par une route sinueuse ou bien une route plus droite, qui suit un fond de valleuse. On n'y vient jamais de passage, car la route bute sur une plage, cernée par de majestueuses falaises striées de silex et de craie. C'est là que réside mon maître et son épouse, du moins secondairement. Dans le vent du large qui vient siffler au dessus des toits d'ardoise du village, on croit entendre parfois les cris des marins d'autrefois, disparus bien loin au large en héroïques terre-neuvas.

Je suis né pas loin de cet endroit merveilleux, mais je ne sais pas où exactement. Je ne me souviens que de mes frères et sœurs avec qui je partageais un petit espace dans un magasin de bricolage et de ce très jeune enfant qui vint se coller au plexiglas de ma cage avec de grands yeux émerveillés et un tantinet hébétés, pointant un doigt potelé comme un signe adressé à sa maman, laquelle répondit par un hochement de tête de la gauche vers la droite venant ternir d'un rictus le visage de l'enfant.

Ma sœur était toute blanche, portant une robe soyeuse et immaculée. Mon frère me ressemblait comme deux gouttes d'eau, brun-roux, comme un écureuil, avec de petites taches blanches comme notes de charme sur le museau, le dessus de la tête et les extrémités des pattes avant. Ce n'est pas que je m'ennuyais, dans ce mètre-carré abreuvé de lumière artificielle, mais je ne connaissais rien d'autre. Deux boîtes en plastique retournées faisaient office de maison. J'aimais m'y nicher contre mon frère ou ma sœur et mes journées se résumaient à dormir et à manger.

Un jour que je tournais en rond dans ma cage, tel un homme dans une cour de prison, mais qui n'aurait pas conscience d'une autre existence, je croisai un regard perturbant. Un géant s'était approché, accompagné d'une non moins géante, car pour moi, le genre humain fait de partie de la démesure et sans que je susse vraiment pourquoi, j'étais porté à m'en méfier. D'affreux bruits couraient d'ailleurs à leur sujet mais je préférais ne pas en savoir plus, car pour l'heure, une gentille géante m'apportait du foin tous les jours et me donnait quelques câlins.

Le regard du géant avait cette sorte de lumière que je rencontrais dans le regard des enfants, les plus jeunes, cela s'entend. Je me recroquevillai dans une timidité que j'arbore

quand je me sens longuement observé. L'homme se mit à discuter avec sa compagne, partit puis revint et parut un moment désorienté. Elle semblait vouloir l'aider mais lui hésitait. Je voyais son regard incapable de se fixer, me dévisageant longuement avant d'errer à nouveau dans le vide. L'homme finit par disparaître avec sa compagne, mais peu après, je me sentis happé par des mains familières, celles de ma soigneuse habituelle et je me retrouvai dans la demi-obscurité d'une boîte en carton.

Cette chose était nouvelle. Je commençai à me sentir stressé. Je me mis en boule, grandes oreilles repliées sur le dos. La lumière filtrait en rais à travers de petits orifices dont le but était de me permettre de respirer. Je me sentis un peu chahuté. Malgré mes griffes sorties, je glissais dans la boîte, ce qui ne contribuait pas à me rassurer. Un claquement sec me fit sursauter. Je ne bougeai plus d'une oreille, comme pétrifié. Une lumière aveuglante réapparut. Je reconnus l'homme qui approcha sa main pour me caresser les oreilles et la tête en prononçant des paroles incompréhensibles. Sa compagne poursuivit les câlins, mais je restai de marbre, incapable de bouger si ce n'est maladroitement, pour me stabiliser.

La lumière se mit à décliner subitement, faisant place à une semi-obscurité. Puis les secousses cessèrent. Le couvercle de la boîte se referma à nouveau sur moi. Je me sentis bringuebalé, ce qui me stressa une fois de plus. Je glissai de plus belle dans ce réduit à peine plus grand que moi. Un claquement sec de portière suivi d'un second me fit sursauter. Tel un marin sur un bateau en pleine tempête, je commençais à me sentir nauséeux, malgré des mains qui tentaient le plus habilement possible de minimiser les secousses.

La lumière filtra à nouveau au travers des orifices de mon véhicule de transport, d'abord faiblement puis bien plus intensément. Un cliquetis de clés fit se dresser mes oreilles et peu après, l'agitation cessa, du moins pour moi, car je sentais bien qu'on s'affairait tout autour de ma boîte, mais j'étais habitué à ce genre de situation depuis mon plus jeune âge, par le va et vient des clients et l'intérêt très particulier porté par les enfants à l'animalerie du magasin, où j'avais résidence en compagnie de cochons d'inde, de hamsters, de furets, de chinchillas et de sortes de rats..

Des mains qui m'étaient encore étrangères me firent décoller à nouveau dans les airs d'une façon qui m'était cependant familière, lorsqu'à l'animalerie, je devais être extrait chaque semaine avec mes compagnons de maison, afin d'en renouveler la litière. Je reconnus le géant, à qui je n'étais pas resté indifférent. Après un vol de courte durée, j'atterris sur un lit de paille. L'odeur fraîche et capiteuse qu'affectionnaient d'ordinaire mes

narines ultra-sensibles, ne suffit pas à me faire sortir de ma torpeur. Je restai prostré sous les yeux des deux humains qui ne me quittaient plus.

On finit par me laisser seul et je retrouvai un peu de hardiesse en étirant mon cou et en redressant les oreilles, signe de ma curiosité naturelle refaisant surface. Il me fallut un long moment avant de me lever et de me mettre en mouvement, d'une façon très lente et continue d'abord, à la manière d'un automate. Des barreaux me ceinturaient de toutes parts. La soif revenant, je me dirigeai vers un embout métallique que je connaissais bien et pompai gaillardement le liquide désiré. Le géant se rapprocha de moi avec des yeux brillants. Il me saisit à nouveau pour m'installer sur son poitrail et me caressa longuement. C'était agréable mais ne suffit pas à m'apaiser pleinement.

Quelques jours suffirent pour que je retrouve ma vivacité naturelle. On me laissa un grand terrain de jeux dont le sol me dérouta dans un premier temps, comme pour un patineur débutant. Il est vrai qu'un parquet stratifié n'était pas le revêtement préféré des individus de ma race, mais bon, je finis par accommoder mon mode de locomotion par petits bonds à la situation et pus goûter à de nouvelles sensations dans un espace considérablement plus grand que ma demeure initiale et surtout avec plein d'endroits insolites et amusants.

Hop ! D'un bond je pénétrai sous une table basse. L'endroit assombri et bas de plafond me fit éprouver une sensation de sécurité, sans que je susse vraiment pourquoi, instinct oblige. Je décidai alors d'en faire ma base, mon refuge, d'où je lancerais mes explorations, mètre carré par mètre carré car bien que naturellement porté au voyage, une prudence quasi malade accompagnait toujours mes nouvelles aventures. Peu à peu, je finis par déclarer le périmètre sans dangers et m'y laissai aller dans un jeu de petits délires personnels, où la pirouette, témoignage de mon plus grand bonheur, était à l'honneur, tout comme les bonds de plus en plus hardis.

Les deux géants qui m'avaient adopté, n'étaient déjà plus des étrangers pour moi, surtout le plus grand. Il faut dire que je faisais l'objet de soins et d'attentions princiers. Les câlins répétés avaient vite eu raison de ma réserve naturelle et je venais désormais spontanément à la rencontre de mes protecteurs, ce qui allait devenir dramatique.

Un jour, mon maître était occupé à peindre debout sur une chaise, ce qui lui donnait de mon point de vue une hauteur impressionnante. Il avait laissé la porte de ma maison à barreaux ouvertes, car il avait pleinement confiance en moi, surtout depuis que j'avais cessé de laisser de petites mares sur le parquet et compris l'usage du bac de sciure qu'il m'avait installé dans ma maison. Pris d'un désir soudain de le rejoindre, je fonçai vers la chaise en une série de bonds. Les drames sont souvent le fruit d'un concours de circonstances qui peuvent paraître parfois invraisemblables. Ce qui arriva ce jour là était proprement impensable, il fallait une influence maléfique pour le voir se réaliser. Et il se réalisa tragiquement. Au moment précis où j'arrivai à hauteur de la chaise, mon maître, qui ne m'avait pas vu arriver, choisit de redescendre en portant presque tout son poids sur le pied qui devait toucher le sol. Mais à la place du sol, ce fut le haut de mon corps que le pied rencontra, au niveau du cou.

Il y eut d'abord de grands cris, ceux de mon maître. Je gisais de tout mon long sur de grands carreaux de travertin, donnant toutes les apparences d'un corps disloqué et paralysé. Mon maître hurlait de plus belle. La géante tentait de le rassurer en me caressant et en lui faisant part de petits grognements plaintifs que j'émettais. Mais il y aurait fallu un miracle pour me sauver de cette situation, pas seulement me laisser continuer à vivre dans un état de paralysie qui eut été souffrance tant pour moi que pour mes maîtres, mais en étant capable de vivre une vie de lapin pleine de rebonds. Et le miracle fut ! Fut-ce la prière faite par mon maître, agenouillé et totalement désespéré ou bien la promesse de méditer chaque jour de sa compagne ? Toujours est-il qu'un troisième géant, fils des deux premiers appela un vétérinaire. On me chargea dans une boîte en urgence et quelques minutes plus tard, je me retrouvai sur une table de consultation animale, manipulé par une géante en blouse blanche qui me força à ouvrir la bouche ensanglantée. Je m'étais entretemps déjà remis sur mes pattes. L'examen révéla deux choses : La première était que je n'avais qu'une blessure mineure. Une des dents inférieures qui bougeait était responsable du saignement, mais grâce à dame Nature, mes dents étant conçues pour pousser en permanence, ce qui m'oblige à les limer chaque jour sur tout ce qui est un peu tendre, pieds de chaise, bas de meubles, etc., le problème devait se résorber assez vite tout naturellement. La seconde était, par un examen de ma partie postérieure, que je devais être rebaptisé. De Cyrano, je devins Cyranette !

Les jours qui suivirent le drame, je restai groggy, peinant à manger. Mes maîtres s'y prirent à deux pour me faire ingurgiter un antibiotique à l'aide d'une seringue buccale. Je finis cependant par reprendre du poil de la bête et tout rentra dans l'ordre. J'avais été sauvé par un mystère, que certains se plaisaient à nommer hasard, d'autres foi.

Les secousses reprirent. Les vacances d'été terminées, mes maitres laissèrent la Normandie s'éloigner de leur véhicule filant vers la capitale. Les géants ont ceci de différent avec ceux de ma race, ils ont beaucoup de difficultés à vivre dans l'instant. Ils changent beaucoup d'endroits, s'agitent beaucoup comme nous mais pas forcément pour leur plaisir. Nous, nous faisons plein de bêtises à leurs yeux, comme grignoter tout ce qui nous passe sous la dent, les boiseries, les fils électriques, c'est plus fort que nous, mais qu'est qu'on rigole. On fait les clowns sauf si on se retrouve cloîtré dans une prison à peine plus grande que nous. Les géants, eux, ils partent le matin après nous avoir fait un bisou et laissé plein de nourriture et ils rentrent le soir très fatigués. Alors, ils nous laissent gambader dans leur grande pièce, même si nous y semons nos petites perles foncées à tout bout de champ ou si nous y laissons de petites flaques jaunes, car en récompense, ils reçoivent nos petits câlins. Je crois avoir compris qu'ils ont un mot pour cela : l'amour.

Le temps s'écoula comme un long fleuve tranquille et mon écrasement par un pied de géant ne fut bientôt plus qu'un lointain souvenir qui ne laissa absolument aucune séquelle. Je découvrais tout émerveillé un jardin d'Eden où tout m'était permis : creuser la terre frénétiquement comme si j'allais forer un tunnel, me laisser tomber dans la douceur ombragée créée par deux pieds de tomates, grignoter ici quelques brins d'herbe, là des feuilles de courgettes. Et se faire cajoler par mes nouveaux amis si démesurés et à qui je le rendais bien, enfin pour le géant surtout qui me laissait lui lécher le dessus de la tête comme je l'aurais fait tout naturellement avec un de mes congénères, car chez nous autres léporidés, la léchouille est élevée au rang d'art majeur. Elle est généralement réciproque même si parfois elle peut servir à instaurer une forme de hiérarchie.

Six mois s'écoulèrent avant que je retrouve ma région natale. Noël était en vue et mes protecteurs avaient élu la Normandie pour le fêter en compagnie de bons amis. Je pris facilement mes quartiers, connaissant déjà bien les lieux, surtout ce canapé sous lequel j'aimais me fourrer. Je ne le savais pas encore mais ce Noël allait m'apporter une surprise, d'ailleurs un peu avant l'heure, mais qui allait bouleverser mon existence. Nous étions à quelques jours de la fête sacrée et mes maitres m'avaient laissé seul dans ma grande cage comme ils le faisaient souvent, quand ils devaient s'absenter de leur maison. Quelques heures plus tard, mes oreilles se dressèrent à la réception d'un bruit familier. Je devinai une silhouette derrière la porte à grande baie vitrée. Mes maitres étaient de retour. Le géant tenait une boîte dans les mains et sa compagne une cage, plus petite que la mienne. La cage, séparée de ses barreaux, ne fut plus qu'une sorte de bac en plastique que la géante emplit de foin tandis que le géant faisait sortir de sa boîte une créature dont la silhouette m'était familière. Je ne tardai pas à la rejoindre, porté par les mains de mon maitre. Et là une surprise de taille attendait ce dernier. Je me mis en effet à renifler ces beaux poils blancs si propres et si lisses, si joliment tachetés par endroit. Ma congénère me retourna comme

réponse un grognement. Ce petit jeu dura un moment et sembla contrarier les deux géants. C'est alors que je fus soudain pris d'un élan irréprensible et totalement nouveau, ce qui suscita une incompréhension teintée d'hébétéude de mes maîtres. Je n'eus pas le temps de coiffer la belle que des mains fermes m'empêchèrent d'exécuter la besogne qu'un instinct impérieux me commandait, d'autant que la blanche princesse montrait les dents. Je fus renvoyé dans ma maison, avec un sentiment de frustration qui me laissa agité un long moment. Les choses revinrent à la normale quand la belle fut installée un étage plus haut, même si mon fin odorat en décelait la présence et réciproquement. Les jours qui suivirent, je constatai que mes maîtres m'appelaient à nouveau Cyrano et non plus Cyranette. Je ne m'en formalisai pas pour autant. Du moment que j'avais du foin, des carottes et des câlins, ils pouvaient bien m'appeler de tous les noms d'oiseaux s'ils le voulaient. C'était une des grandes qualités des individus de ma race. La susceptibilité, les faux sentiments, étaient des choses inconnues. Tout était authentique, naturel. Quand on aimait, on aimait et on le montrait, quand on détestait, on le montrait tout autant de façon spontanée et directe, sans ruse et sans tourner autour du pot. Il n'y avait jamais aucun calcul. Peut-être était ce qui plaisait tant à mon maître car il était avec moi dans une vitalité spontanée et sans réserve de petit enfant.

L'hiver avait rabougri les jours, laissant la nuit l'emporter. Le froid mordait ceux qui s'aventuraient au dehors. J'avais heureusement une place au chaud, même si j'étais équipé avec ma grosse fourrure brune pour affronter les rigueurs du temps, mais à condition de m'y adapter progressivement. Afin d'éviter toute perturbation, mes protecteurs avaient placé la nouvelle venue dans une structure en bois faite sur mesure, accolée à une cage comparable à la mienne mais éloignée de cette dernière de plusieurs mètres. Cette situation s'avéra cependant bientôt peu idéale. Roxanne, car c'était ainsi qu'avait été nommée celle qui devait être ma compagne, se mit à avoir un comportement de plus en plus nerveux. Un jour, la géante appela son compagnon pour lui dire que la lapine répandait du foin un peu partout dans le salon et qu'elle s'arrachait des poils. Il faut dire que mon maître l'avait trouvée plutôt ronde à l'animalerie mais la soigneuse l'avait rassuré en lui expliquant que c'était de l'embonpoint et il s'était convaincu que l'exiguïté de la cage et le manque d'exercice pouvaient expliquer ce fait mais qu'il veillerait à faire retrouver la ligne à sa nouvelle protégée en lui offrant un cadre adéquat.

Mes maîtres se renseignèrent. Ils disposaient d'un outil qui leur permettait de tout savoir sur tout en appuyant sur des petits carrés et en faisant de petits clics avec un petit boîtier mobile. Et le précieux renseignement tomba : Une lapine qui sent la présence d'un lapin mâle non castré peut faire une grossesse nerveuse, c'est-à-dire qu'elle se croit enceinte et se met à faire un nid en mêlant fœtus de foin et ses propres poils. Rien ne sert de détruire son nid à moins de vouloir la voir se dépoiler en permanence, car elle le refait aussitôt. Mes

maitres prirent donc une décision d'urgence, éloigner Roxane de moi le plus possible en la montant à l'étage. Cela tombait bien puisque, leur fille, partie plusieurs mois en Chine pour garder des enfants, laissait une chambre inoccupée. Cette dernière fut donc aménagée pour y recevoir une lapine plutôt nerveuse et à la dent bien affutée. Il fallut mettre matelas et sommier à la verticale afin de l'empêcher de monter dessus et le maitre découpa une ouverture dans une caisse de bois servant au transport de bouteilles de vin afin qu'elle y nidifie selon son loisir.

Le réveil avait sonné une fois de plus encore trop tôt ce jour là, non pas que cinq heures trente n'était pas l'heure juste pour pouvoir prendre le temps de se préparer, petit-déjeuner puis enchaîner trois transports avant d'atteindre son lieu de travail, mais le compte de sommeil de mon maitre affichait une dette depuis quelques mois, en raison d'un poste nouveau qu'il occupait depuis peu en tant qu'enseignant dans un collège privé de l'ouest parisien. C'était encore une chose qui nous distinguait des humains, nous autres lapins puisque nous mangions quand nous avions faim, dormions quand nous avions sommeil, les deux activités se diluant d'ailleurs sur toute une journée dans un ordre non programmé à l'avance. Cela avait le mérite de nous rendre spontanés et joyeux.

Ce matin là, pourtant, l'éveil de mon maitre allait être précipité. Entrant dans la chambre de sa fille afin de vérifier que tout allait bien pour Roxane, quelle ne fut pas sa stupeur de constater qu'une chose rose et imberbe à l'allure de fétus gigotait juste devant l'entrée de la caisse. Le géant fonça dans la chambre voisine pour réveiller sa compagne, comme si quelque chose d'extraordinaire venait d'arriver. Et quelque chose d'extraordinaire était en effet arrivé, un miracle dont les humains, coupés de la véritable existence, avaient fini par être privés, excepté en de rares occasions, la naissance de leurs descendants. Ce miracle c'était la vie qui une fois de plus répondait présent, avec à chaque fois ce même mystère et cette même émotion. Mon maitre se dit que le petit lapereau faisant ses premiers pas ne devait pas être seul, mais il n'osa pas ouvrir la boîte pour vérifier, car il craignit qu'en perturbant la très jeune maman, elle ne se désintéressât de ses petits. Le pauvre bébé échappé du nid n'étant visiblement pas à sa place, le géant le repoussa avec du papier journal dans la boîte en espérant qu'il retrouverait le chemin vers ses frères et sœurs mais il apprit dans la journée de sa compagne que le pauvre bébé sorti malencontreusement du nid, peut-être parce que resté accroché à une mamelle, était mort de froid, la maman n'ayant pas eu le désir de le remettre au chaud sous l'épais manteau de foin et de paille. Belle mais parfois cruelle, ainsi était la vie. Nous autres lapins acceptons ce fait, il valait d'ailleurs mieux, car notre position de proie dans l'impitoyable chaîne alimentaire ne nous laissait pas beaucoup le choix.

Le petit au destin précipité fut enterré dignement dans le jardin de mon maître et la vie suivit son cours. Le géant guettait fiévreusement le moindre petit grouillement, la moindre vibration émanant de la caisse car il lui semblait que la maman boudait le nid mais il se refusait toujours d'aller y jeter un œil même si ce n'était pas l'envie qui lui en manquait. Le bien être de ses nouveaux protégés passait avant son impatience de les voir, les toucher, les cajoler. Pourtant, trois jours plus tard, il se risqua à faire glisser le panneau supérieur de la caisse et put voir pour la première fois le nid. Ce dernier devait bien faire près de dix centimètres de haut au jugé. Entre les poils formant au centre comme un duvet, il put apercevoir des masses blanches bougeant imperceptiblement et une masse plus sombre. Combien y en avait-il là-dessous ? Trois au moins, quatre peut-être, voire plus. Ce n'est que le lendemain qu'il se décida, voyant que Roxane avait accepté son intrusion, d'écarter légèrement le duvet au centre du nid pour voir de façon plus nette les petites merveilles à venir. Quatre, c'était sûr, cinq incertain.

Chez nous les lapins, tout a été conçu de manière pratique. Aussitôt nés, nous sommes capables de marcher mais sommes encore aveugles et dénués de poils pendant quelques jours. C'est pourquoi il est vital pour nous de nous blottir les uns contre les autres dans le petit nid douillet que nous a conçu maman. En une semaine à peine, nous sommes équipés pour l'aventure, bardés de poils et notre instinct nous pousse à l'exploration.

Mon maître était aux anges. Une ribambelle de petites boules de poils, cinq en tout, se répandit dans le mini parc prévu à cet effet et qui laissait un accès libre à tout l'espace de la chambre. Mais l'exploration se limita dans un premier temps au parc. Même la maman choisit de ne pas quitter ce dernier, probablement épuisée par cette première mise bas à un âge très précoce. Heureusement, mon maître la chouchoutait en lui apportant des quartiers d'orange pleins de vitamines et une nourriture variée. Il faut dire qu'il avait lu de sombres histoires à propos de lapines trop jeunes pour enfanter et refusant d'accomplir leur devoir d'allaitement envers leur progéniture. Mais tout son amour conjura cette sinistre vision et les petits devinrent vite vigoureux. Le changement s'opéra en à peine deux semaines. Ils se mirent d'un coup à faire les clowns, sautillant en effectuant un demi-tour sur place, comme s'ils testaient leurs capacités et se réjouissaient du miracle de la vie. Et cette joie était très contagieuse, se répandant sur le visage de mon maître qui éprouvait comme une sorte d'admiration pour cette aptitude à la joie spontanée. Il faut dire, à ce que j'ai compris, que les individus de son espèce vivent des temps très pénibles. Leurs enfants sont très difficiles à rendre joyeux. Ils se ruinent pour leur offrir des tas de gadgets qui les rendent soit toujours plus stupides, soit toujours plus envieux et les rendent aveugles aux joies simples et profondes comme celles que nous éprouvons. Ils ne vivent jamais dans l'instant et se comparent toujours les uns aux autres dans une course vaine à la prétention. Mon maître dit souvent que c'est la faute des marchands, qui dévoient les inclinaisons naturelles à la joie et

à la spontanéité en créant l'illusion d'un manque permanent, conduisant les humains à la surconsommation et à un travail devenu aliénant. Heureusement pour moi, je ne connais pas tout ça et heureusement pour moi, j'ai un maître merveilleux, car j'ai surpris dans une de ses conversations que certains de mes congénères vivent des choses abominables, mais je préfère ne pas y penser et manger mes carottes.

Les petites boules de poils devinrent de jolis petits lapereaux, l'un étant le portait craché de sa maman, tout blanc, ce qui lui vaudra bien plus tard le nom de Flocon, et maquillé de noir autour des yeux selon une caractéristique de la race dite papillon de Roxane. Deux autres étaient blancs également, mais avec des taches de couleur brun clair aux mêmes endroits que la mère. Un quatrième était blanc, avec plein de taches sur le museau et enfin, le dernier était d'un gabarit plus petit et tout noir avec quelques taches blanches, selon les facéties naturelles si bien expliquées par Mendel.

La fille de mes maîtres était rentrée de son séjour au pays du soleil levant. Il avait donc fallu déménager la famille de Roxane dans la chambre voisine, faute d'une alternative. Les géants avaient disposé une grande toile cirée sur leur lit afin d'éviter de potentielles souillures, car il est vrai que la continence urinaire ou défécatoire n'est pas toujours notre fort, chez nous autres léporidés. Heureusement, la Nature nous a doté d'un système d'évacuation de petites boules végétales quasi inodores et la plupart du temps sèches sauf en cas de diarrhées, ce qui arrive si nous ingurgitons trop d'aliments gorgés d'eau comme de l'herbe fraîche ou des pissenlits mouillés. Le problème, enfin pour nos maîtres, c'est que ce système fonctionne en continu, à l'image de notre appétit d'ailleurs. La notion de repas nous est donc totalement étrangère. En revanche nous sommes d'une propreté incontestable, l'hygiène étant un soin qui nous occupe une très grande partie de notre journée.

La géante se mit à proférer des paroles de mécontentement. Le géant la rejoignit aussitôt. Le jugement était sans appel et le tableau, une sorte d'œuvre d'art, même si éphémère car le géant allait y mettre fin aussitôt d'un ton véhément : La ribambelle juvénile se tenait en alignement militaire ainsi que la maman face à un meuble de qualité et était en train d'y dévorer en cadence allègrement et impunément une arête en partie basse. Tout le petit monde fut aussitôt renvoyé manu militari dans la grande cage et la maman sommée de sortir ses tétines pour calmer l'ardeur destructrice de ces dents sur pattes ravageuses. Si craquants étions nous aux yeux des humains, il faut avouer que le respect des règles n'est pas notre fort à nous autres lapins. Ce n'est pas que nous ne comprenions pas les injonctions comme les « non ! » répétés, mais c'est si irrésistible, un bois tendre, pour des dents si affûtées. C'est un peu comme un cou humain pour un vampire assoiffé.

Si mignons fussions nous aux yeux de nos maitres, notre arrivée dans leur maison n'avait pas été prévue. Aussi fallut-il envisager pour nous un destin auprès d'autres protecteurs. L'animalerie, qui était fautive d'avoir négligé la précocité d'un jeune lapereau ayant cohabité avec Roxane au moment de sa puberté, s'engagea à reprendre la portée. Le maitre trouva cependant deux familles d'accueil, une en la personne de son fils et de son amie, l'autre, un pâtissier de sa connaissance. Restait à attendre la fin du sevrage de toutes les boules de poils qui grossissaient à vue d'œil et commençaient pour certaines à développer d'inquiétants comportements de chevauchements de frères sur les sœurs.

L'épisode imprévu de procréation avait fait oublier le but initial de l'accueil de Roxane dans la famille de mon maitre : Me fournir une petite copine quand je m'appelais encore Cyranette. Mais maintenant que j'étais redevenu Cyrano, les choses devaient forcément s'aborder sous un autre angle. Me réunir avec Roxane impliquait voir se reproduire l'épisode précédent avec une régularité et une cadence qui, je dois le dire, fait la fierté de ma race. Mais que faire des dizaines de boules de poils qui viendraient ajouter leur vitalité exubérante à ce monde chaque année ? D'autant que cela risquait d'épuiser la jeune maman. S'imposait donc une privation des capacités procréatives, mais pour qui, moi seul, Roxane, ou bien tous les deux ? Ce problème semblait profondément contrarier mon maitre qui répugnait à attenter à l'intégrité naturelle d'un être vivant, car il s'agissait bien de mutilation.

J'étais un peu stressé de devoir attendre dans cette cage décidément très petite. Heureusement je n'attendis pas très longtemps. Une dame en blouse verte, portant un masque sur le visage vint m'en extraire en me parlant gentiment tandis qu'une autre me caressait pour m'apaiser. Puis tout alla très vite, un masque sur mon museau et pfuitt ! Plus rien. J'étais dans le monde des rêves de lapins, au milieu d'un champ de luzerne. Le réveil fut moins drôle, yeux collants, museau poisseux et une sensation peu agréable dans le bas ventre. J'étais trop groggy pour aller y jeter un coup d'œil. Mon maitre réapparut peu après. Il transportait une autre cage avec les enfants de Roxane qu'il voulait faire sexer par la vétérinaire qui m'avait opéré. Je fus ensuite de retour à la maison mais il me fallut bien deux jours pour que me revienne l'envie de sortir de ma cage.

Un mois passa. La gorge serrée, mon maitre portait une petite cage avec trois des enfants de Roxane, ceux destinés à l'animalerie qui se chargerait de leur trouver de nouvelles familles d'accueil. J'avais retrouvé toute ma forme et un gros cadeau allait m'être fait en récompense du sacrifice de ma « lapinité » faite par nécessité. Roxane, que j'avais eu

l'occasion plusieurs fois de rencontrer avec une ardeur croissante à chaque fois, pour un échange de câlins de museau seulement car mon maître veillait scrupuleusement à ce que la relation n'allât pas plus loin, fut laissée seule en ma présence dans le salon. Les présentations ayant déjà été faites, je n'eus pas besoin de préliminaires pour lui exprimer tout le désir que j'avais pour elle et je vis que c'était réciproque. Les grognements de notre première rencontre, liés à sa condition de femelle engrossée, firent place à des poses langoureuses sans équivoque. Je pus enfin connaître ce qui me tarabustait depuis si longtemps et je crois que mon ardeur créa le spectacle, amusant beaucoup les deux géants par sa répétitivité.

Les ébats durèrent plusieurs jours. Il faut dire que j'avais tellement attendu. Puis, faute d'hormones suffisantes suite à mon opération, je me mis en pause mais pas Roxane qui me harcela presque tous les jours. Nous finîmes par trouver un *modus vivendi* et notre union devint inséparable, ce qui ne fut pas au mieux pour ma forme, car sous les léchouilles intempestives que je retournais généreusement, je finis par tomber complètement sous un charme anesthésiant, préférant passer mon temps dans ma cabane avec ma belle plutôt qu'à aller faire le clown comme autrefois dans le salon.

Depuis que Roxane était en couple avec moi, elle avait accru son sens du territoire. D'un caractère déjà bien trempé, elle se mit à grogner et montrer les dents, oreilles repliées sur l'arrière, chaque fois que mon maître voulait approcher la main dans sa cage pour la caresser. Moi j'étais resté le bon gros lapin qui léchouille les doigts. J'avais beau expliquer à Roro que le maître était gentil, elle ne voulait rien savoir. Était-ce parce qu'on lui avait enlevé ses petits ? Dans la nature, Cela serait revenu au même.

Je passai mon second hiver. J'avais beaucoup grossi et perdu beaucoup de poils. Mes maîtres ne me reconnaissaient pas. Ils s'inquiétaient pour ma santé. Mais ils se disaient que le printemps venant, je pourrais gambader à loisir dans leur grand jardin et perdre ainsi du poids. En fait c'était une autre raison qui allait me faire perdre du poids, à la grande surprise de mes protecteurs.

Le printemps s'installa, exubérant dans sa floraison ayant teinté tout le jardin d'une myriade de couleurs, bleues, jaunes et blanches. Des marguerites s'orientaient comme des antennes paraboliques pour offrir leur téton jaune au soleil. Ici avaient poussés à plus de cinquante centimètres trois pieds de mélisse, là des framboisiers, à demi couverts par un prunus faisaient la courbette pour s'offrir un peu de caresses de l'astre bienfaiteur. Les

herbes non entretenues étaient montées par touffes sans pour autant étouffer les marguerites de leur voisinage. Une cohabitation heureuse, qu'une main d'homme ne voulait pas ternir, régnait parmi les plantes. Ainsi s'exprimait la beauté sauvage, mystérieuse, surprenante, gratuite et harmonieuse, telle qu'elle avait du être jadis, dans des temps très reculés, avant qu'une espèce se crût, par l'excroissance de son cerveau, la première des espèces de ce monde et finissent par s'autoriser la destruction massive d'une création majestueuse, risquant d'en disparaître définitivement à moins d'y retrouver sa juste place, avant qu'un faux Dieu appelé Argent ne finissent par imposer une histoire des plus navrantes, saccageuses et abominables, conduisant à priver la vie même de son élan vital, dans une arrogance de ventres repus et d'esprits sales, faisant un podium à la bêtise et l'imbécilité du moment que le pognon coule.

Ce jardin était donc un vrai paradis de lapins. Mon maître fut si ému qu'il en composa une poésie pour moi et Roxanne :

Le bonheur est passé comme un train à mon quai
Deux lapins ont changé ma vie à tout jamais
Deux lapins, une portée, cinq de plus à aimer
Une famille toute entière dont il faut s'occuper

Facétieuses boules de poils, virevoltantes, endiablées
Infatigables semeurs de petites perles foncées
Mais tant clowns à leurs heures à si bien m'amuser
Je leur dois mon humeur au soleil retrouvée

Redoutables prédateurs des bas de meubles et osiers
Intrépides terreurs des fils électrifiés
Epandeurs de crottes et d'odeurs de fumier
Je leur dois toutes mes peurs dans leurs bêtises dissipées

Un grand merci à vous, nobles léporidés
Anges protecteurs des hommes au cœur désorienté
D'apporter la douceur de vos poils si lissés
Et votre élan vital pour plus d'humanité

Trois enfants de Roxane, deux fils et une fille, étant partis à l'animalerie, un autre confié aux bons soins du fils de mon maître qui le prénomma Flocon, je me retrouvai en compagnie de Roxane et de sa seconde fille, destinée à être adoptée par un pâtissier. Nous cohabitâmes pendant un bon mois de printemps, le plus beau de l'année avec sa floraison exceptionnelle. Mon maître en profita pour nous mitrailler avec son appareil photo. Puis le dernier enfant de Roxanne partit vers sa nouvelle destinée et je repris le cours d'une vie de couple tranquille, enfin de mon côté, car Roxane était régulièrement prise d'accès

fougueux et je devais subir parfois ses assauts brusques et dans lesquels elle semblait parfois inverser les rôles.

Ma vitalité, ébréchée par ma mutilation physique, ne tarda pas à refaire surface, prouvant au passage que la réputation des individus de ma race n'était pas surfaite. Mon maître se laissa en effet attendrir, lors d'une visite dans une animalerie, par une petite femelle que sa compagne lui suggéra d'adopter. La nouvelle venue reçut le nom de Juliette. C'est vrai qu'elle était craquante, avec son format miniature, cette tête et ces couleurs brunes qui la faisaient ressembler à un écureuil.

L'arrivée de Juliette, qui devint très vite Juju, fut une déclaration de guerre pour Roxane. Mon maître tenta bien que les deux femelles s'apprivoisassent. Pour la petite Juju, cela ne semblait pas poser de problème. Elle portait encore toute la naïveté et la tendresse propre à la petite enfance. Sous la surveillance stricte du maître qui tenait Roxane, elle s'approcha de la jeune maman mais les oreilles à géométrie variable de Roxane n'augurèrent rien de bon. Le maître avait appris à décoder les différentes positions de ces appendices auditifs démesurés et la position repliée sur l'arrière avec la tête qui avance légèrement signifiait attaque imminente.

Le maître interpréta bien. Il dévia un assaut qui se serait soldé par une morsure sur la pauvre petite boule de poil venue gentiment faire connaissance avec une de ses homologues. La tentative de rapprochement fut réitérée en laissant cette fois-ci les deux femelles libres de se rencontrer à leur guise dans le grand salon. Cela se solda par une touffe de poils arrachés au flanc de Juju qui poussa un petit cri déchirant. Heureusement, il n'y eut pas trop de mal. Roxane reçut le qualificatif de Roro la dent terrible et fut dès lors interdite de rencontre avec Juliette, son sens du territoire étant trop prononcé et visiblement non négociable.

L'inimitié de Roxane à l'encontre de Juliette compliqua la vie de mes maîtres notablement pour plusieurs raisons. Il leur fallut installer deux maisons séparées. Celle de Juliette était une grande cage avec un bac à litière pour les besoins et une petite maison de bois. Celle de Roxane et moi était une version de luxe spécialement conçue sur mesure par mon maître, dans laquelle une cage standard venait s'emboîter dans un bâti en bois qui nous permettait de bénéficier d'une terrasse et d'un volume en plus. C'est là que nous adorions nous blottir l'un contre l'autre, Roro et moi, pour des siestes enamourées, entrecoupées de séances de léchouilles mutuelles. Mes maîtres durent ensuite gérer les sorties dans le salon

séparément, veillant à ce que Roxane ne vienne égratigner le museau de Juliette au travers des barreaux d'une cage. Mais le pire pour eux était à venir.

Flocon avait bien grandi et était devenu un beau jeune lapin à faire craquer toutes les lapines de sa région mais sa beauté était doublée d'un fort tempérament. Adopté par le fils du maître et sa compagne, il avait bénéficié dans un premier temps d'un grand espace dans un mobile home jusqu'à ce que ses protecteurs emménagent dans un appartement du centre d'une petite ville côtière de Loire Atlantique. Sur une grande terrasse lui avait été aménagée une grande cage en bois, conçue sur mesure, mais le jeune animal fougueux rêvant de voyages, finit par trouver le moyen de s'en échapper à plusieurs reprises, malgré les modifications successives anti-évasion apportées à sa maison. Il parvint même à se retrouver sur la terrasse du voisin.

Les fugues de Flocon comportaient de grands risques. La terrasse se situait au premier étage et donnait sur la rue par un balcon ajouré par des colonnes et même si un grillage avait été ajouté suite à la première fugue, Flocon avait trouvé le moyen d'ouvrir ce dernier et passer au travers, se retrouvant au dessus d'un vide de plusieurs mètres. Un chat passant par là et créant chez lui une panique aurait pu provoquer un drame. La question d'un rapatriement sanitaire de Flocon dans sa maison natale fut donc posée puis entérinée. C'est comme cela que le fils de Roro se retrouva un jour embarqué dans un TGV, blotti dans une boîte en carton avec une ouverture que mon maître ne quitta pas des yeux pendant le voyage. De sept lapins, nous étions repassés à trois, puis deux, puis à nouveau trois et voilà qu'avec Flocon nous allions reformer un quarté, Roxane, Juliette, Flocon et moi. Mais une question se posait, comment Roxane allait elle accueillir son fils après dix mois d'absence ? Le reconnaîtrait-elle ?

Un problème majeur dut être considéré dès l'arrivée de Flocon dans son berceau natal. Le fougueux lapin était encore en possession de tous ses attributs de procréateurs et Roxane ne manquait pas de montrer à Cyrano toutes ses ardeurs en ce domaine. Il fallut donc isoler le pauvre jeune lapin dans une cabane construite le soir même de son arrivée par mon maître à la hâte, ce qui compliqua encore un peu plus la gestion des sorties pour ce dernier, car mon maître veillait à ce que chacun de nous puisse s'ébattre dans le salon au moins une fois par jour. Les sorties se faisaient toujours en sa présence et sous une surveillance constante, car nos instincts nous poussaient à nous faire les dents sur tout ce qui était un peu tendre et malgré la rigueur du géant, les bêtises ne manquaient pas : flaques de pisser ici et là ou petites perles de crottes semées un peu partout, grignotage de rotin ou de bas de meubles, le pire étant de sectionner des fils électriques. Il y avait de quoi mettre en ébullition mes protecteurs humains, qui auraient pu faire cesser toutes ces facéties en

nous condamnant à l'espace réduit de nos cages, mais par amour, ils n'en firent rien. Mon maitre répara les fils sectionnés. Pour un câble de souris dont les fils étaient si fins qu'il ne parvenait pas à les dénuder, il se servit d'une allumette pour brûler la gaine de plastique et put réaliser ensuite une épissure. Il répara de cette façon plusieurs câbles puis protégea tous les accès aux fils électriques de nos dents fatidiques.

Flocon subit le même sort que moi. Il resta isolé pendant un mois afin de s'assurer qu'il ne soit plus en état de procréer puis il put être présenté à Juliette dans une sorte de mariage arrangé. Juliette sortait de l'enfance alors que Flocon était un jeune lapin déjà bien aguerri et ayant manifesté avant son opération un intérêt fougueux pour la belle petite brune. Mon maitre était un peu préoccupé car il y avait une différence de taille importante entre Flocon et Juliette, le premier étant bien deux fois plus grand que la seconde. C'est Juju qui fit le premier pas. Elle lécha tendrement Flocon sur le dessus de la tête puis se mit devant lui en position de soumission afin qu'il en fît autant. Mais l'animal, dont le taux d'hormones était censé avoir baissé, se montra très entreprenant, d'une façon qui ne se contenterait pas d'une simple léchouille. Juliette, intriguée par une attitude qu'elle ne connaissait pas, préféra s'éloigner mais revint presque aussitôt vers son prétendant.

Ce jeu de « cours après moi que je t'attrape » dura un bon moment jusqu'à ce que la petite femelle, soudain envahie par une sensation étrange et impérieuse, ne vienne prendre les choses en main. Juliette grimpa sur Flocon en position inversée, saisit avec les dents les poils de ce dernier et se frotta vigoureusement avant de se laisser retomber. Il n'en fallut pas plus pour réveiller l'instinct du jeune lapin qui finit par reprendre son rôle naturel lorsque Juliette s'étendit de tout son long d'une manière lascive, se laissant couvrir par son nouvel amant pour une étreinte délicieuse. Le mariage fut ainsi consommé, Juliette en ressortit avec une touffe de poils blancs dans la bouche en guise de trophée, et Flocon une touffe de poils bruns. La Nature se mit à sourire, fière de son œuvre, mes maitres aussi, qui venaient de contempler toute la scène. Un nouveau couple s'était formé et ce serait pour la vie jusqu'à la mort.